

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

4.

Tout se passa comme à l'ordinaire. Je montai chez nous sans rencontrer personne. Vers huit heures, les Dubourg ouvrirent leur fenêtre en bas sur la rue, pour renouveler l'air. La mère Balais, après souper, descendit leur raconter les histoires du marché. Deux autres voisines vinrent s'asseoir sur le banc à notre porte, causant de la Pâques et de la Trinité, du tronc des pauvres, de la vieille Rosalie, qui recevait tant du bureau de bienfaisance, etc.

Mme Madeleine balaya la chambre, Annette monta travailler pour elle, et, comme je descendais tout craintif, elle me cria :

"Bonjour, Jean-Pierre !"

Je fus tranquilisé, je bénis le Seigneur de l'aveuglement des autres.

Mais le lendemain, le surlendemain et tout le reste de la semaine, voyant qu'Annette ne faisait pas attention à moi, qu'elle cousait, qu'elle me disait toujours : "Bonjour Jean-Pierre !" — "Bonsoir, Jean-Pierre !" ni plus ni moins qu'avant, alors je m'écriai dans le fond de mon cœur :

"Qu'est-ce que ça signifie ? Elle ne m'aime pas du tout ! Elle me parle comme l'année dernière !"

J'étais désolé, j'aurais voulu la voir changer. Heureusement l'idée me vint que six ou huit mois avant, je n'avais de plaisir qu'à manger des châtaignes avec la grosse Julie Kermann, en me figurant que j'étais amoureux d'elle.

"C'est justement comme Annette, me dis-je, elle ne sait rien, c'est encore une véritable enfant. Mais plus tard, dans six mois, un an, elle verra que je suis un bon ouvrier, que je mérite l'estime d'une honnête fille, et que nous serions heureux d'être mariés ensemble. Le père Antoine a toujours eu de la considération pour moi ; et qu'est-ce que Mme Madeleine peut souhaiter de mieux que de m'avoir pour gendre ? Je ne suis pas riche, mais je gagne mes cinquante sous par jour. M. Nivoi m'estime de plus en plus ; il m'augmentera l'année prochaine, et qui sait ? le bonhomme se fait vieux ; il n'a plus la vivacité de sa jeunesse, il peut avoir besoin de quelqu'un qui le remplace pour aller acheter ses madriers dans les scieries, et pour ses autres affaires autour de la ville. Il lui faudra tôt ou tard un honnête ouvrier, un homme de confiance, capable de mesurer, de calculer, d'établir un devis et de conclure un marché. Si ce n'est pas maintenant, ce sera dans quelques années ; il pourra d'abord me donner un intérêt, ensuite m'associer à ses affaires ; c'est tout simple, c'est tout naturel. Alors, Jean-Pierre, avec ta petite femme, gentille, économe, ton vieux père Antoine, ta belle-mère, madame Madeleine, qui sera devenue raisonnable, et ta bonne vieille mère Balais, qui vous aimera tous et que vous respecterez de plus en plus, alors au milieu de cette famille, quel homme pourra se glorifier d'être plus heureux que toi sur la terre ? Sans parler des enfants, que nous élèverons dans le travail et le bon exemple, et qui feront la joie de tout le monde."

Je me disais ces choses en rabotant, en sciant, en clouant. Je voyais tout d'avance sous mes yeux ; cela vivait, cela marchait comme sur des roulettes ; et, dans ma joie intérieure j'enlevais des étèles larges comme la main, je serrais les lèvres, je n'entendais plus seulement chanter le Picard, je ne rêvais qu'à mon idée durant des heures et des heures. La voix joyeuse du père Nivoi pouvait seule m'éveiller :

"Hé ! Jean-Pierre, s'écriait-il, halte !... halte !... Tu vas tout déraciner avec ton rabot ; le plancher et le toit en tremblent. En voilà un gaillard qui vous abat de la besogne !... C'est comme une scierie... ça ne s'arrête jamais."

Alors je riais en m'essuyant le front, et je le regardais tout attendri.

"Oui, disait-il, en prenant une grosse prise selon son habitude,

je suis content de toi, Jean-Pierre ; on trouve rarement un ouvrier aussi courageux.

Ensuite il voyait le travail, et trouvait tout bien ; j'étais sûr d'avoir une augmentation à la fin de l'hiver, et je sentais aussi qu'elle serait méritée, ce qui doublait mon plaisir.

La mère Balais seule avait deviné quelque chose. Souvent, le matin, en me voyant devant mon petit miroir à m'arranger les cheveux, à me faire un joli nœud de cravate, à retrousser mes petites moustaches, à me brosser du haut en bas, plutôt deux fois qu'une, — ce que je n'avais jamais fait avant, — elle me regardait en clignant de l'œil d'un air malin et disait :

"Tu deviens coquet, Jean-Pierre. Hé ! hé ! je voudrais bien savoir pourquoi ça t'a pris tout d'un coup. Oh ! tu es beau, va... Tu n'as pas besoin de tant te regarder... On te trouvera gentil... sois tranquille"

Et comme je devenais rouge :

"Il n'y a pas de mal à ça, faisait-elle, au contraire ; il ne faut pas rougir... c'est naturel... ça montre que l'esprit vous vient et qu'on respecte les gens. Moi, j'ai toujours aimé les respects. Un jeune homme qui vous respecte, c'est bien, ça vous flatte ; on pense : "Il est timide, il est tout à fait bien."

Quand elle me disait des choses pareilles, j'aurais voulu sauter par la fenêtre ; je devinais sa malice, et ça me donnait des fourmis dans le dos.

Mais une seule chose m'inquiétait véritablement, c'était la conscription, qui devait venir un an après. Par bonheur, sous Louis-Philippe, en 1847, on avait la paix ; les remplaçants ne coûtaient pas plus de mille à douze cents francs en Alsace, et d'ailleurs un grand nombre de numéros étaient bons.

Je pouvais gagner, et même en perdant, avec l'aide du vieux maître, en m'engageant à rester, j'aurais trouvé du crédit. Cela pouvait retarder le mariage, mais lorsqu'on a des chances de gagner, et que même en perdant il vous reste de l'espoir, lorsqu'on est amoureux et qu'on voit tout en beau, rien ne vous gêne, rien ne vous arrête ; ce qui vous ennuie, on n'y pense pas, et ce qui pourrait tout renverser d'un coup, vous paraît contraire au bon sens.

X

Un soir, après le travail, je rentrais chez nous ; il faisait encore un peu jour, le soleil s'étendait sur les toits ; la ruelle des Deux-Clefs était sombre, et de loin nos petits fenêtrons au rez-de-chaussée brillaient comme une lanterne. Il devait se passer quelque chose d'extraordinaire à la maison, car madame Madeleine n'avait pas l'habitude de brûler sa chandelle par les deux bouts.

Comme je m'approchais, me demandant :

"Qu'est-ce que cela peut-être ?" la mère Balais sort de l'allée en riant d'un air joyeux :

"Dépêche-toi, Jean-Pierre, c'est grande fête ce soir."

Et presque aussitôt, Annette, sur le pas de la porte, me dit :

"Ah ! Jean-Pierre, si tu savais... la tante Jacqueline vient de mourir."

Alors j'entre tout surpris ; des choses pareilles vous étonnent, on ne voit pas tout de suite les grands changements que cela fait. J'entre donc dans la petite chambre basse, et je vois à gauche le vieux métier, qu'on a reculé contre le mur, — les écheveaux, les pièces de toile, et même les perches à crochets par-dessus, pêle-mêle, pour faire de la place ; — et à droite, près du poêle, la table déjà mise, avec une belle nappe blanche, sept ou huit couverts autour, et trois chandelles qui brillent, garnies de fraises en papier dans la bobèche.

La cuisine était en feu. La mère Rivel, qui passait pour une bonne cuisinière, et qui même avait cuisiné douze ans chez Bischof, à l'hôtel de l'Aigle, avant son mariage, la mère Rivel aidait madame Madeleine. Elles avaient un grand plat de saucisses au bord de l'armoire, une dinde farcie à la broche, et quelques bouteilles de vin cachetées sur le buffet.

Enfin c'était une véritable noce, comme je n'en avais jamais vu. Le père Antoine, assis sur son banc, les jambes croisées, me tendait les bras en s'écriant :

"Jean-Pierre, cette pauvre vieille tante Jacqueline est partie ; elle n'a pas eu le temps de rien donner à l'église. Quelle chance !"

Voilà pourtant ce qu'un honnête homme, un homme de cœur, est capable de penser quand la richesse arrive. — Il m'embrassait, et quelques secondes après, il me dit :